



ISSN 2007-4654

ISSN en ligne : 2260-8109

## *Dans ma maison sous terre : mort et identité de Chloé Delaume*

**Ilse Daniela Campos Ruiz**

Universidad Nacional Autónoma de México, Mexique

nan.crid@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0003-1846-2871>

Reçu le 29-07-2020 / Évalué le 22-09-2020 / Accepté le 02-10-2020

### **Résumé**

*Dans ma maison sous terre* est une promenade dans le cimetière, une exploration des pulsions de mort et le chemin vers la reconstruction du moi. Dans ce roman, la mort, présence inévitable, prend trois formes principales : le suicide symbolique, le désir meurtrier et le dialogue avec les morts. Chloé Delaume en tire les réflexions et les expériences nécessaires pour reconstruire son identité, saccagée par la violence de son passé. La narratrice doit suivre un processus douloureux afin de reprendre le contrôle de sa narration. L'écriture lui donnera la possibilité de créer un espace personnel, indispensable pour l'expression et la création, pour, finalement, effectuer le seul acte qui peut la sauver : la destruction de son ancien moi.

**Mots-clés :** mort, identité, écriture

### ***Dans ma maison sous terre : muerte e identidad de Chloé Delaume***

### **Resumen**

*Dans ma maison sous terre* es un paseo por el cementerio, una exploración de las pulsiones de muerte y el camino hacia la reconstrucción del yo. En esta novela, la muerte, presencia inevitable, toma tres formas principales: el suicidio simbólico, el deseo de matar y el diálogo con los muertos. Chloé Delaume obtiene de las tres las reflexiones y las experiencias necesarias para reconstruir su identidad, que había sido destruida por la violencia de su pasado. La narradora debe vivir un proceso doloroso para retomar el control de su narración. La escritura le otorgará la posibilidad de crear un espacio propio, indispensable para la expresión y la creación; y para, finalmente, llevar a cabo el único acto que la puede salvar: la destrucción de su antiguo yo.

**Palabras clave:** muerte, identidad, escritura

## *Dans ma maison sous terre* : Death and Identity of Chloé Delaume

### Abstract

*Dans ma maison sous terre* is a walk through the cemetery, an exploration of death drives and the path to the reconstruction of the self. In this novel, death, an inevitable presence, takes three main forms: the symbolic suicide, the murderous desire and the dialogue with the dead. Chloé Delaume finds in the three of them the thoughts and experiences necessary to reconstruct her identity, destroyed by the violence of her past. The narrator must undergo a painful process in order to regain control over her narrative. Writing will give her the possibility to create a personal space, essential to express herself and create freely; and to finally perform the only act which can save her: the destruction of her old self.

**Keywords:** death, identity, writing

### Introduction

Chloé Delaume est une écrivaine française polyvalente et polémique. Née à Versailles en 1973, elle a vécu au Liban, terre natale de son père, jusqu'à ce que la guerre civile les oblige à rentrer en France. Un des événements les plus décisifs de sa vie fut l'assassinat de sa mère perpétré par son père, qui s'est suicidé après le féminicide. Delaume avait 10 ans. Cet événement a laissé des traces ineffaçables dans l'identité de l'écrivaine. Dans ses livres, souvent catégorisés sous le genre d'autofiction<sup>1</sup>, elle fictionnalise ses expériences, ses désirs et sa souffrance et explore la portée de son potentiel créateur. Dans le roman intitulé *Dans ma maison sous terre* (2009), Delaume exprime la souffrance qu'elle a connue quand sa cousine lui a donné *la bonne nouvelle* : son père n'est pas son père. Cette information remet en question son identité de fille d'une mère assassinée et d'un père féminicide. La narratrice se retrouve face à un terrible silence par rapport à son origine. De plus, ce qui reste de sa famille, ce noyau qui normalement est un espace de support et d'amour, constitue pour la narratrice une force d'oppression et de violence. C'est pour cela qu'elle décide de transformer son livre en arme mortelle. Dès les premiers paragraphes, Delaume exprime son désir de tuer sa grand-mère avec les mots qu'elle est en train d'écrire.

La mort établit la manière dont la narratrice construit son rapport avec elle-même et avec les autres. Tout d'abord, la mort de ses parents a bouleversé sa vie irrévocablement ; ses crises émotionnelles et sa profonde douleur en sont les conséquences. Avec un tel héritage, elle ne se sent pas bien dans sa peau, dans sa réalité, elle cherche donc à en finir avec ce *moi* détesté. En outre, sa relation avec sa famille se caractérise par son désir de tuer. Après avoir coupé les liens avec sa

famille, il ne lui reste qu'à établir des rapports avec la mort. Elle se retrouve seule et la seule compagnie qu'elle accepte est celle de Théophile, qui agit comme une espèce de psychothérapeute et l'accompagne au cimetière pour écouter les témoignages des morts. Cette dernière interaction lui octroie l'occasion de connaître la souffrance d'autrui pour, finalement, réfléchir sur ses obsessions et en prendre la mesure pour les surmonter. La haine qu'elle ressent envers sa famille, la douleur de la perte, le silence de ses morts, le manque de réponses sur son origine, son désir de mourir ; tout ceci fait partie de son être. Ces circonstances tragiques à l'origine d'un vrai traumatisme ont construit un univers d'où il semble impossible de s'extirper ; un enfer où tout un chacun pourrait se perdre. Et pourtant Chloé Delaume en est sortie et survit grâce à l'écriture, semble-t-il. C'est dans ce sens que nous aimerions développer la relation exceptionnelle et paradoxale qui se tisse entre la mort et la construction identitaire de la narratrice.

### 1. Le suicide symbolique

Le suicide symbolique de Chloé Delaume a commencé avant l'écriture même de ce roman : elle a profité du pouvoir des noms pour se suicider de manière symbolique et en 1999 elle a abandonné le nom qui l'avait identifiée jusqu'à ce moment, Nathalie Dalain ; celui d'une femme dont l'identité a été bouleversée par des causes externes, à savoir, la terrible mort de ses parents, le soupçon de sa bâtardise, le dédain de sa grand-mère vis-à-vis de son origine, la condescendance de sa famille. Le suicide est donc la façon de se débarrasser définitivement de ce milieu social et de rompre avec cet héritage imposé et cruel.

Selon Cioran, le suicide peut être compris comme une « impossibilité de se définir » (1996 : 60). En ce sens, les tentatives de suicide de Chloé Delaume sont symptomatiques d'un manque de contrôle de son discours, provoqué par la pression de sa famille, notamment, de sa grand-mère. La solution est claire, il faut se débarrasser de son identité, mourir pour renaître : Nathalie Dalain doit périr pour que Chloé Delaume puisse vivre, et plus encore, pour qu'elle puisse dominer sa parole. Le procédé est simple mais significatif. Dans la dernière partie du roman, sous-titrée *Condoléances*, Delaume explique le parcours : *L'esprit de Nathalie ne trouvait pas le repos, il a hanté mon corps [...] À partir de ce moment débuta l'agonie. Elle fut lente, douloureuse, une sorte de seconde mort pour cette âme abîmée* (2009 : 205). Après le décès de Dalain, Delaume est capable de se libérer de la fiction familiale reliée à ce nom et de renaître.

Il est intéressant de voir comment son nouveau nom est intimement lié à la littérature : Chloé, comme la protagoniste de *L'écume des jours*, écrit par Boris Vian,

et Delaume en guise d'allusion à la traduction intitulée *L'Arve et l'Aume*, faite par Antonin Artaud. Ces références sont très significatives : le prénom d'une héroïne tragique, morte à cause du cancer de nénuphar au poumon, et le nom inspiré par une traduction très particulière. Il s'agit du chapitre six de *Through the looking-glass and what Alice found there*, écrit par Lewis Carroll, qui raconte la rencontre d'Alice avec Humpty Dumpty. Il est intéressant de constater que justement dans ce chapitre l'importance des noms est un sujet de discussion. Quand Alice demande si son nom doit signifier quelque chose, Humpty répond *Bien sûr. Mon prénom signifie la forme que je suis. Avec un prénom tel que le tien, tu peux être presque n'importe quelle forme*<sup>2</sup> (1998 : 264). Ce petit dialogue est très symbolique grâce au verbe choisi : être, au lieu d'avoir. Ce choix nous renvoie à la relation entre le sujet et sa forme, c'est-à-dire, l'image projetée aux autres. Pour un personnage comme Humpty Dumpty, il est clair que sa forme est très liée à son identité. Or, une personne peut aussi prendre une autre forme symboliquement, à travers un nom qui signifie quelque chose. Delaume construit sa nouvelle identité grâce à l'intertextualité.

Myriam Revault d'Allons (2016) met en évidence la relation entre le pouvoir d'agir de l'être humain et sa capacité de s'exprimer par la parole. Celui qui domine la parole est un être compétent. Étant donné que pour Delaume l'écriture est un espace d'action, se raconter est un acte de résistance : *J'ai choisi l'écriture pour me ré-approprier mon corps, mes faits et gestes, et mon identité* (2010 : 109). Elle aspire à écrire sa propre narration, à se ré-approprier ses actes dans un milieu hostile où elle se retrouve impuissante. S'écrire, c'est défendre sa position.

Une fois reconquis le contrôle de sa parole, la narratrice peut reconstruire son identité. La capacité de contrôler le récit est indispensable. Le suicide symbolique est nécessaire pour retrouver la capacité de création. *Dans ma maison sous terre* est le témoignage du parcours vers cette nouvelle identité. Le premier pas était capital, car le nom propre désigne ce qu'on est et les relations de familiales qu'on établit avec les autres. Le choix de Delaume cherche à éliminer toute trace d'appartenance à une famille où elle se sait étrangère et à affirmer qu'elle *appartient*<sup>3</sup> à la littérature.

## 2. Le livre qui tue

Dans ce roman on n'assiste pas seulement au désir d'auto-destruction, mais aussi au désir de détruire l'autre. La haine est aussi une manière d'établir des relations avec les autres et avec soi-même. N'oublions pas les mots de Sartre : *l'enfer c'est les Autres* (1947 : 93). Selon le philosophe, une conscience peut convertir les autres

en objets, de façon à ce que l'individu lutte contre cette annihilation et défende son identité. Pour Delaume, la tentative d'homicide fonctionne comme une défense de son existence, elle doit lutter contre ce qui menace sa survie. La grand-mère est la cible. Dès le début du roman la narratrice exprime son désir de la tuer : *J'écris pour que tu meures* (2009 : 9). Ensuite, Delaume adresse une lettre à la mort pour la supplier de la faucher car c'est le seul moyen pour elle de continuer à vivre.

La haine de la narratrice envers sa grand-mère naît du mépris. D'abord, Delaume ressent le rejet de la part de sa grand-mère à cause de son père présumé, de telle manière que, depuis son enfance, elle a dû subir la discrimination provoquée par des faits qui étaient hors de son contrôle : son origine libanaise et les accusations de terrorisme contre son oncle. Pour une famille conservatrice, cela est inacceptable. De plus, la grand-mère méprise la profession de sa petite-fille, c'est-à-dire, l'écriture. En conséquence, Delaume cherche à revendiquer la valeur de son chemin : *Ma grand-mère ne me considère pas comme une écrivaine, mais comme une paumée publiée. Je dois lui démontrer qu'elle a tort, en faisant un roman qui lui charcute le coeur* (2009 : 117).

L'hostilité de ce milieu social a produit en Delaume un fort sentiment d'étrangeté du noyau premier qu'est est la famille, supposé donner un sentiment d'appartenance. De ce manque est née une profonde haine envers son aïeule. Dès le premier chapitre elle exprime ce sentiment *J'ai tant cicatrisé que la plaie n'est plus mienne. Étrangère, elle aussi. Parfaitement étrangère* (2009 : 10), pour ensuite énumérer plusieurs définitions du mot étranger : *Étrangère: qui est d'une autre nation [...] différente, intrusive, isolée [...] qui n'est pas propre ou naturelle à quelqu'un [...] inconnue [...] qui n'est pas familière [...] ignorante, profane [...] être incapable d'éprouver ce sentiment, insensible [...] extérieure, indépendante [...] Corps étranger: toute chose qui se trouve de manière anormale, non naturelle, dans l'organisme* (2009 : 10).

Ainsi, on peut constater que cette non-appartenance peut prendre plusieurs formes, négatives puisqu'elle provoque une sensation d'isolement et positives car elle la pousse vers l'indépendance. La dernière acception mentionnée illustre le rôle de la narratrice dans la dynamique familiale, Delaume est un corps étranger dans sa famille de la même manière que Dalain est étrangère dans son corps. La haine atteint son climax après la bonne nouvelle : son père ne l'est pas en réalité, car sa mère a eu une relation avec un autre homme dont elle est tombée enceinte. La joie que sa cousine a ressentie au moment de lui dire cette dure vérité résulte choquante pour Delaume ; toute sa souffrance, autant pour la mort de ses parents que pour le mépris de sa grand-mère, devient absurde. Cette information entraîne plusieurs questionnements qui n'auront aucune réponse et l'ignorance creuse la douleur.

La haine se traduit en violence et la mort de mamie Suzanne est décrite plusieurs fois. Le vocabulaire employé et les images créées sont bouleversants :

*J'entre dans le salon et je la plaque au sol [...] Elle ne se laisse pas faire, la vieille Mamie Suzanne. Elle se débat longtemps en se brisant les griffes. Je n'ose pas l'assommer de crainte d'être trop violente, de la tuer sur le coup, ses os doivent être fragiles et j'ignore le dosage à imposer aux poings. Elle se recroqueville et elle pleure. Alors je la prends doucement dans mes bras, avec mille précautions je l'allonge par terre. Puis je lui cloue la première main. J'attends qu'elle reprenne ses esprits, fais de même avec sa seconde paume. Je n'ouvre pas la bouche, je ne souris même pas. Et maintenant je la tue en sautant à pieds joints sur sa cage thoracique. C'est bien plus long qu'on ne le pense. (2009 : 72).*

Dans cet extrait on peut apprécier d'un côté la haine que la narratrice ressent, mais aussi le plaisir qu'elle prend en imaginant la mort de la vieille. Cependant, à la fin du roman elle reconnaît que son écriture ne sera pas capable de tuer cette femme, un livre qui tue, ça n'existe pas. Tout ce qui lui reste à faire, c'est reprendre le contrôle de sa propre histoire. La narratrice sait bien, malgré ses intentions, que son récit n'est pas une arme homicide. Tout reste au niveau symbolique et fictif.

La narration fonctionne comme un exorcisme de ce qui nuit à l'écrivain. Delaume retrouve dans l'écriture son élan de vie. D'après Tiphaine Samoyault *Écrire serait donc tenter de retrouver ce qu'on a perdu et de trouver ce qu'on n'a pas. De se priver de la perte elle-même* (2005 : 93). Écrire est une activité vitale, la recherche infatigable de trouver sa propre place, un effort pour se débarrasser du sentiment d'étrangeté provoqué par la perte, l'abandon ou le rejet. La narratrice de notre roman construit à travers le discours ce qu'elle veut détruire ; il s'agit d'utiliser l'écriture comme une arme de destruction, le contraire de ce qu'elle est destinée à être. Le but d'un tel processus est la libération ; remémorer, c'est essayer de purger la douleur.

Cependant, on ne peut pas oublier les mots de Sartre : *l'autre est indispensable à mon existence aussi bien qu'à la connaissance que j'ai de moi* (1996 : 80). Si la famille de Delaume est nécessaire pour la configuration de son identité, c'est à partir de l'oppression et de la négation. La tentative de meurtre à travers la parole prouve que l'attention de la narratrice est focalisée sur la douleur, ce qui l'aveugle et mine son chemin vers l'auto-construction ; elle ne peut pas nier complètement le lien qu'elle entame avec eux, il faudra plutôt le re-signifier.

### 3. Le jeu des morts

Ce jeu macabre, héritage maternel, consiste à lire les coordonnées des décédés écrites sur leurs pierres tombales pour raconter leurs histoires. La pierre tombale est une manière rapide et accessible de connaître le minimum sur le mort, la dernière trace écrite de son passage par la vie. Delaume parle du silence et des voix des morts. Le silence le plus dur, celui de sa mère, la mène à se promener, avec son guide, Théophile, dans le cimetière à la recherche d'autres histoires qui puissent remplir le vide. Luis Villoro établit que *le symbole 're-présente' la chose ; littéralement : elle fournit une présence qui remplace une autre*<sup>4</sup> (2016 : 53). Dans ce sens on peut comprendre le besoin de Delaume pour écouter des inconnus, elle cherche les voix des autres car ses morts restent silencieux.

Il y a sept histoires de morts, chacune est un chapitre du roman, ce qui met l'accent sur la singularité de chaque vie vécue. Ainsi, on observe plusieurs façons d'expérimenter la mort ; connaissance extrêmement essentielle pour la narratrice, même si elle ne l'accepte pas au début. Pour elle, ces confessions mettent en évidence le pouvoir qu'elle convoite ; autrement dit, l'auto-connaissance et la capacité de se raconter en toute liberté.

Ces visites au cimetière prennent une valeur très profonde. Blanchot, dans *L'espace littéraire* dit que *Le cadavre est le reflet se rendant maître de la vie reflétée, l'absorbant, s'identifiant substantiellement à elle en la faisant passer de sa valeur d'usage et de vérité à quelque chose d'incroyable* (1955 : 347). Dans le roman, les vérités qui sont reflétées par le biais des morts parlants portent sur la condition humaine à partir d'un point de vue qui se rapproche du processus psychanalytique. Delaume parle avec eux comme un patient parle avec son psychologue lors de sa quête de soi : *ils ne comprennent pas que leurs confidences relèvent en fait du don de soi, un soi dont je veux me repaître, moi qui ne comprends plus qui je suis* (2009 : 135).

Les morts, cette absence présente, exigent la reconnaissance de leur place avec leurs paroles, leurs histoires. Le silence rend le sujet objet, mais dans ce roman, l'effet est à l'inverse : un corps inerte devient sujet quand il acquiert la capacité de s'exprimer. Établir un dialogue avec les morts est un acte d'empathie : entendre les oubliés signifie reconnaître l'existence d'une minorité et de sa place dans la société, dans ce cas-là, il s'agit de faire face à l'altérité par excellence, cet autre, inconnu, qui se trouve dans ce monde inaccessible. Les écouter est valider leur discours.

Chaque rencontre nourrit et rapproche Delaume de la compassion. Ses pulsions de mort et la haine l'avaient tellement aveuglée qu'elle n'était pas capable

de reconnaître la souffrance des autres. Le roman fonctionne comme une sorte d'anamnèse introspective qui aboutit dans la compréhension et l'empathie. *Dans ma maison sous terre* s'oppose à la tendance actuelle d'éviter le sujet de la mort. Norbert Elias en parle dans son essai *La solitude des moribonds* et met l'accent sur l'importance de reconnaître notre dépendance des autres afin de vaincre la peur de la mort et de nous approcher des mourants. Delaume emmène cette idée plus loin en se rapprochant des morts aussi. Elle montre des réalités qu'on choisit parfois d'ignorer et qui font cependant partie du devenir humain, et peuvent nous rendre plus sensibles.

Par ailleurs, l'accompagnant de Delaume tout au long du jeu des morts joue aussi un rôle capital. Théophile est une sorte de dédoublement discursif de la narratrice qui lui permet d'établir un dialogue profond et nécessaire. Il est le seul vivant qui s'intéresse vraiment à la narratrice. Sa préoccupation naît de sa propre expérience avec la mort d'un être aimé et la solitude. Il a ses propres fantômes : *j'ai mangé les os de Louise pour que sa voix, en moi, puisse résonner toujours* (2009 : 199). Théophile exerce une influence positive dans le parcours de la narratrice : *C'est une information qui reconfigure tout. Son discours concernant mon livre, ses prises de position sur le rôle que doit ou pas y tenir ma grand-mère, son insistance à me refourguer la voix des morts, tout ce qu'il a pu me dire sur la littérature. Pas un simple lecteur, un avis extérieur.* (Delaume, 2009 : 158)

Pour Delaume, la littérature est la vie. Les contributions de Théophile sont extrêmement enrichissantes car ils l'aident à construire autant le texte que son identité. Encore une fois, les autres concèdent une manière différente de se regarder soi-même. En connaissant la souffrance autant de son guide que des morts qu'ils visitent, leurs expériences avec la mort, leurs désirs et leurs questions, la narratrice se rend compte qu'elle n'est pas seule dans sa douleur et peut en finir avec la haine obsessionnelle qui ne lui permettait pas de tourner la page.

## Conclusion

Chloé Delaume canalise ses pulsions de mort à travers l'écriture. À la fin du roman, on ne peut pas parler d'une guérison obtenue par le langage, mais d'une maîtrise qui rend possible la survie. Delaume n'a plus besoin de demander à la mort de tuer quelqu'un parce qu'elle s'est chargée de tuer Nathalie Dalain. Ce processus d'auto-construction a suscité une re-signification de son identité dont le but n'est pas de sublimer le passé, sinon de construire pour le présent et pour l'avenir. Finalement, la rencontre avec la mort aide Delaume à se comprendre. *Dans ma maison sous terre* est une narration fragmentée qui, cependant, révèle mot à mot



le processus suivi par Delaume pour arriver à tuer son ancien moi. La haine et la douleur de son passé continuent à faire partie de son identité, cependant, cette fois-ci, elle choisit ses propres termes. Selon Lévi-Strauss, l'identité est *une sorte de foyer virtuel auquel on doit se référer pour expliquer certaines choses, mais qui n'a pas d'existence réelle* (1979 : 332). Tout comme l'espace sous terre créé par Delaume, lieu de repos et d'oubli, où elle peut finalement trouver la paix et être elle-même. Le pouvoir des mots est incontestable.

Ruth Menahem (1988) postule que le besoin d'écrire et le désir de mort ne peuvent pas être séparés. On pourrait croire que l'un annule l'autre, mais c'est l'effet contraire : tous les deux sont nécessaires pour que la création existe. Le langage est toujours présent dans notre rapport au monde et, étant donné qu'on ne peut pas connaître vraiment la fin de la vie, la langue est notre seule façon d'essayer de la comprendre et la littérature est son champ de bataille. Or, le désir de mort peut être aussi l'élan qui impulse l'expression et, l'écriture aussi ; de sorte que même le désir dont le but est le néant est capable d'inspirer la création. Rappelons-nous les mots d'Italo Calvino : *Les choses que la littérature peut rechercher et enseigner sont peu nombreuses mais irremplaçables : la façon de regarder le prochain et soi-même, [...] d'attribuer de la valeur à des choses petites ou grandes, [...] de trouver les proportions de la vie, et la place de l'amour en elle, et sa force et son rythme ; et la place de la mort, la façon d'y penser et de ne pas y penser* (2003 : 30).

*Dans ma maison sous terre* est un roman remarquable car il montre que même les pulsions les plus obscures peuvent être dominées, la douleur la plus terrible peut être transformée ; le moi peut être re-construit. Delaume expose sa fragilité pour montrer la relation complexe qu'il peut y avoir entre la mort et la création, entre la haine et la compassion ; relations inhérentes à l'expérience humaine.

## Bibliographie

- Blanchot, M. 1955. *L'espace littéraire*. Paris : Gallimard.
- Calvino, I. 2003. *Défis aux labyrinthes*, t. 1. Paris : Éditions du Seuil.
- Cioran, E. 1996. *En las cimas de la desesperación*. Barcelona: Tusquets Editores.
- Delaume, C. 2009. *Dans ma maison sous terre*. Paris : Éditions de Seuil.
- Elias, N. 2012. *La soledad de los moribundos*. México: Fondo de Cultura Económica.
- Lévi-Strauss, C. 1979. *L'identité : séminaire interdisciplinaire : 1974-1975*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Maranda, P. 1993. « Masque et identité ». *Anthropologie et Sociétés*, 17 (3), p. 13-28.
- Menahem, R. 1988. La mort tient parole. In *La mort dans le texte*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon.

- Revault d'Allons, M. 2016. *Le miroir et la scène. Ce que peut la représentation politique*. Paris : Éditions de Seuil.
- Samoyault, T. 2005. D'une pensée sans savoir : le roman ou l'autre du savoir. In *L'aujourd'hui du roman*. Paris : Cécile Defaut.
- Sartre, J.P. 1947. *Huis clos suivi de Les mouches*. Paris : Éditions Gallimard.
- Sartre, J.P. 1996. *L'existentialisme est un humanisme*. Paris : Éditions Gallimard.
- Villoro, L. 2016. *La significación del silencio y otros ensayos*. México: Fondo de Cultura Económica.

## Notes

1. Autofiction est un néologisme créé par Serge Doubrovsky en 1977. Selon ses propres mots, il s'agit d'une : *Fiction d'événements et de faits strictement réels, si l'on veut, autofiction, d'avoir confié le langage d'une aventure à l'aventure du langage*. Voir <http://www.autofiction.org/index.php?category/Reperes-historiques>
2. *Of course, it must. My name means the shape I am. With a name like yours, you might be any shape, almost.*
3. Pierre Maranda (1993) explique que le nom propre sert à montrer l'appartenance d'un individu dans un groupe spécifique.
4. *El símbolo "re-presenta" la cosa; literalmente: provee una presencia que suplanta a otra.*